

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 14 (1946)
Heft: 11

Artikel: La fin de l'équivoque [fin]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA FIN DE L'EQUIVOQUE

(suite et fin)

Je lui demande où elle veut dîner. Elle m'indique un restaurant aux portes du Bois, au diable, et, en me penchant pour communiquer avec mon chauffeur je m'aperçois qu'il commence à neiger. Un reflet blafard se met à ourler tous les contours, le brouillard s'opacise de rayons qui semblent tamisés par une mousseline. Cela fait un pays de songes. A quoi bon se tourmenter pour des réalités plus ou moins menaçantes ? Je passe mon bras autour de la taille de cette femme, une taille droite, plutôt une tige de grande fleur lisse et ferme, pas de hanches, pas de poitrine, une espèce de clownesse très souple, pouvant se réduire à quelques plis d'étoffe molle dans l'abandon, ou se dresser, rigide, féroce, sorte de serpent en colère qu'on ne brisera, si on l'irrite, qu'à coups de cravache... Encore ne faudra-t-il pas le manquer ! Je réfléchis à ce qu'elles font, nos femmes, avec leur manie de fumer, de l'amaigrissement à outrance, leurs cheveux coupés, leur démarche de garçonne, les poings aux poches, le chapeau très en arrière ou enfoncé sur les yeux, ne laissant voir que la bouche, leurs jambes gainées à deux dans la même jambe de la jupe-pantalon. On n'a pas tellement envie de les protéger comme des petites filles ! Et moi, j'ai encore la faiblesse d'aimer les seins élastiques, bombant le torse, la courbe de l'amphore des hanches, les longs cheveux d'aurore ou de nuit dont il me suffit souvent de m'entourer, de respirer le parfum d'herbes sauvages pour me trouver aussi parfaitement heureux qu'un mâle peut l'être auprès de sa femelle.

Cette femme que je tiens par la taille est une branche... d'une tout autre industrie dans l'usine du bonheur complet.

— Vous vous appelez comment, ma belle amie ? dis-je pour essayer de rompre le mauvais lien dont elle veut me lier.

— Tienne, me répond-elle d'un ton sourd.

— Etiennette, ou Gratiennette ?

Je ne suis pas plus sensible au diminutif qu'au baiser, qu'elle me donne un peu bien appuyé.

Décidément, je me sens ridicule.

Elle n'a pas l'air de s'en apercevoir.

On arrive au restaurant. Pourvu, mon Dieu, que j'y rencontre une autre amie... Tout ce qu'on voudra, même un ménage à trois, à la condition de ne pas rester seul avec cette étrange amoureuse, cette esclave d'Orient. Nous dînons cependant gaiement et de bon appétit, car elle a faim. Je l'observe pendant qu'elle mange. Tous ses mouvements sont calculés, comme enrayés par un frein : ils ne tournent pas rond ! En revanche, elle boit avec une désinvolture trop naturelle, et, chose curieuse, elle ne se grise pas. A peine la lueur de ses yeux durs se mouille-t-elle d'une fausse tendresse. Nous en sommes au dessert et pas plus avancés. Elle me cite des gens de lettres qu'elle connaît, que je connais aussi et raconte sur leurs

intimités des tas d'histoires légendaires qui me prouvent qu'elle n'a cependant pas dû les recevoir chez elle.

— Enfin, où m'avez-vous déjà vu? Au théâtre, en soirée, chez qui? Je tâcherai de me rappeler. Cet incognito est intolérable, belle madame.

— Inutile de s'expliquer. Tu ne me comprendrais pas et tu ne m'aimerais pas davantage. Je ne te plais pas, mais moi je te veux et je t'aurai... Je regarde autour de nous, aucune alliée, grande ou petite, pas un camarade, personne pour me tirer de cette aventure fâcheuse.

Je réfléchis que la créature en question me brouillerait avec toutes mes relations féminines puisqu'elle déclare qu'elle est jalouse, en outre.

— Alors, que dois-je faire de l'autre... des autres? dis-je pour la taquiner.

— De celles qui sont encore dans ta vie? (Elle rit de son rire d'actrice). Tu n'as qu'à me les passer et tu verras...

Je crois qu'elle est fort capable de me couper mes amies sous la bouche, absolument comme on fauche les fleurs dans les jardins de Nice! A ce sport-là, elle doit être imbattable, ce qui m'éloigne de plus en plus de son désir. L'idée de me laisser aimer en dépit de ma volonté ne m'est jamais venue. C'est peut-être drôle, pourtant, même pour dix minutes de libertinage consenti, je n'admets pas que l'instrument vous déplaie.

L'addition.

— Où demeurez-vous? Dois-je vous reconduire?

Elle est très grave subitement:

„Il faut renvoyer votre voiture, je demeure tout près d'ici, mais il ne faut pas faire de bruit. Mon mari couche au second. Moi, j'ai le premier de notre hôtel. Par la porte du jardin, on ne nous verra pas entrer. (Puis brusquement): Pourquoi me fais-tu cette tête-là, est-ce que tu as peur?

Elle mord le mot du bout de ses dents et elle me le recrache à la figure comme une insulte. C'est bien le serpent qui s'éveille, veut piquer.

— Belle amie, j'ai peur, oui, des complications superflues autour de ces choses-là, parce que je crains le ridicule encore plus que l'amour ou la mort. Qu'est-ce que c'est que...

— Mon mari, c'est le comte de R...

Je reste ahuri.

Ce monsieur-là, de notoriété publique, a des raisons pour ne pas être marié, car il n'aime pas les femmes. Nous sortons, je renvoie ma voiture tout en soufflant à voix basse au chauffeur qu'il doit suivre de loin. Il fait un froid supportable, mais une boue huileuse qui colle aux pieds. Le brouillard s'est accru par la fonte de la neige: on n'y voit pas à deux pas devant soi.

Serrée dans sa fourrure, je devine seulement cette femme, ce profil de camée grec, se détachant dans l'ombre ovale du chapeau noir comme sur un médaillon de velours et elle m'apparaît très

lointaine, très... antique. La nuit pleure sur nous des larmes de pitié. Ah! nous sommes vraiment deux cadavres bien heureux! Un peu plus, je rappellerais la voiture, ce corbillard sans chevaux qui nous suit là-bas et dont le ronflement discret imite celui d'un monstre qui s'endort... Pourvu que mon chauffeur ne s'endorme pas, lui, à conduire si lentement...

Je crois, en effet, que je commence à avoir peur, j'ai la terreur de l'inconnu, de l'équivoque!

Enlacée à moi étroitement, elle me parle dans le col de mon pardessus qu'elle mordille en chien jouant avec son maître. C'est, sincèrement, l'animalité qui la pousse et je le constate, parce qu'elle retrouve son aplomb de passionnée dès que nous sommes en pleine nuit. Je finis par m'imaginer que cette malheureuse, maîtresse ou esclave d'un homme dépravé à qui l'on prête des mœurs ignobles, qui la dédaigne ou la soumet à d'abominables supplices, veut s'évader du cabanon de ce maniaque. Je suis flatté d'être choisi pour jouer ce cinquième acte, mais je préfère passer tout de suite au drame sans m'attarder au balcon de Juliette.

Nous traversons une rue, entre des jardins, le long du bois. Nos pas s'étouffent dans la boue, on ne fait aucun bruit. Le petit hôtel, un pavillon, s'estompe à gauche, coiffé d'un toit avancé lui rabattant sur les fenêtres une casquette de rôdeur. Il n'est pas très aristocratique et ressemblerait à un mauvais lieu si on pouvait lui assigner un usage ordinaire, mais rien n'est ordinaire ici. On trempe dans une atmosphère empoisonnée. L'équivoque est partout, jusqu'aux branches de ces arbres, en trait d'encre appuyés qui prennent l'aspect de squelettes de pendus...

Je m'arrête, j'ai le frisson.

Non, je n'entrerais pas là.

J'ai besoin de connaître cette femme qui m'y conduit, autrement que selon la bible...

— Pourquoi veux-tu me ramener chez ton mari ou ton amant, alors que nous pouvons aller ailleurs? Tu es folle?

— Tu as peur, toi? tu as peur de ce...

Et elle dit le mot cru.

J'attends, depuis la fin du dîner où elle abusa des liqueurs de marque, la précise obscénité qui me la rendra odieuse et me permettra de lui offrir de l'argent, tout l'argent qu'elle voudra en échange de ma liberté!

Collée à moi comme une ventouse, plus hardie que jamais, je suis obligé de la détacher de mon corps d'une façon si brutale que c'est elle, à présent, qui est effrayée de ma violence.

— Tu ne vas pas me faire des bleus, hein! Voilà une heure que je sens que tu as envie de me battre... Non, je n'aime pas ça! Et d'un geste effarant, d'un geste de voyou, odieusement tragique, au milieu de cette sombre nuit de cauchemar, elle met ses deux index aux coins de ses lèvres et lance un appel strident, soit à l'époux, soit au complice.

— Gueuse!

Je la tiens maintenant par les poignets. A la façon dont elle se débat, je constate qu'elle est aussi forte que moi, bien résolue à employer tous les moyens pour me dompter ou m'échapper.

Quoi? c'est le classique entôlage? Elle m'attirait là pour me dévaliser? et elle a commencé par la littérature? Je cherche machinalement mon portefeuille ou mon revolver. Je l'ai lâchée. Je ne sais plus ce que je fais. Je suis furieux devant cet étrange félin qui crache la haine et l'amour de la même salive.

— Non, non! Pas d'argent! Il me faut toi, d'abord, râle-t-elle de son ton rauque, inimaginable au fond d'un gosier de femme.

Durant la lutte, son grand chapeau de satin a glissé, son aile verte gît, cassée, dans la boue.

Tout à coup, la véritable beauté de cette tête aux cheveux courts, se révèle, intense, fabuleuse. C'est celle de l'Antinoüs! Cette femme qui me déplaît, serait en homme, un merveilleux éphèbe.

— Qui es-tu? Réponds, misérable!

J'ai ma main droite, derrière moi, crispée sur mon revolver.

Alors, il éclate de son rire faux:

— Ce que tu peux en garder une couche, mon vieux, pour ne pas avoir repéré Etienne, dit Marjolin, le danseur du Bar Pigalle! Tu te rappelles pas celui que tu as voulu corriger, un soir, qu'il voulait danser avec ta poule? Hein? Comme poule de luxe, je la dégote, pas vrai? Quand on est beau gosse, en se venge. Eh oui, je t'aurai... à la bonne ou à la dure. Tant pis, je l'ai juré. J'ai le béguin..., tu as marché..., je te ferai courir...

La femme du monde, la poule de luxe, pour employer son expression, c'est Marjolin, le professionnel.

Non, je ne pouvais pas le reconnaître parce que je l'avais à peine regardé le soir où j'avais levé ma canne sur lui! Je n'aime pas les hommes, moi. Ivre de rage d'avoir été si grossièrement pris à ce piège de l'amour louche, par je ne sais quel mouvement nerveux, irrésistible, peut-être l'ultime geste d'un sadisme inconscient, je tire à bout portant, je ne pense plus qu'à l'effacer de ma vie...

La silhouette de la femme au manteau de fourrure s'est effondrée. C'est comme si elle n'avait jamais vécue que formée par mon cerveau d'écrivain.

L'ai-je tuée? Non, puisque cette femme n'existait pas! Je demeure une seconde perdu en un douloureux vertige.

Est-il mort, lui... ou l'ai-je seulement blessé?

J'entends une porte grincer en tournant sur des gonds rouillés, une porte de la grille du petit hôtel d'en face.

C'est le mari de Madame.

Ou le complice de Monsieur.

Le corps immobile est étendu à mes pieds.

Je me penche:

— Marjolin?

Ma voix m'étonne moi-même car elle est sans colère, subitement désolée, tremblante de compassion.

Un rire sourd. Un hoquet où un soupir de joie s'étouffant dans le sang.

Et je m'étonne aussi de la voix du jeune bandit car c'est, de nouveau, celle de l'autre, de la femme d'amour qui expire, murmurant un mot d'une affreuse douceur:

— Chéri....

Je m'enfuis, je me sauve, me bouchant les oreilles. Je cours, désespéré, poursuivi par le mot qui me raccroche à tous les coins de rue, à tous les tournants des trottoirs, le long de tous les murs des jardins, des terrains vagues...

Je découvre enfin ma voiture arrêtée. Le chauffeur s'est endormi au volant.

Réveillé en sursaut, il bredouille:

— Ah, oui, oui, Monsieur, excusez-moi. Je vous avais cru en bonne fortune. Un coup de revolver? Non! non! Je n'ai rien entendu. Ce n'est pas possible! Monsieur doit se tromper. Nous sommes dans un quartier chic, ici....

Il m'ouvre la portière de l'auto et je me roule sur les coussins, les poings crispés sur les oreilles, n'entendant plus que le mot fatal, l'écho de mon coup de revolver:

— Chéri! Chéri!...

Aucun journal n'a parlé de la mort ou de la blessure du danseur Marjolin.

Ai-je rêvé?

Offertoire

*Viens bercer sur mon coeur ton chagrin solitaire,
Tu pleures: c'est assez pour que je croie en toi...
Viens, mon pauvre petit inconnu, viens mon frère,
Moi aussi j'ai souffert de ta peine autrefois.*

*Je ne demande rien à ta lèvre épeurée.
Demeure ainsi sans volupté et sans désir.
Je baisserai les yeux de la lampe dorée
Pour ne pas te troubler quand tu voudras dormir...*

*Heureux si vers l'aurore incertaine tu sembles
Avoir fait un beau rêve en oubliant ton mal,
Heureux si tu souris vers l'adieu matinal
A celui qui t'aimait, qui l'avoue et qui tremble!*

[Ce poème a paru dans le volume «Le Danseur aux Caresses» d'Adelswald-Fersen.]

*La fin de l'étude «Solitude ou Communauté» suivra dans le numéro de Noël.
La Rédaction.*